



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de FERRET (Olivier), « Préface », *La Comédie des Philosophes. et autres textes*, PALISSOT DE MONTENOY (Charles), p. 7-17

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13666-8.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13666-8.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2002. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Jacques, vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est une race d'hommes odieuse aux grands, devant lesquels ils ne fléchissent pas le genou ; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils poursuivent ; aux prêtres qui les voient rarement au pied de leurs autels ; aux poètes, gens sans principes et qui regardent sottement la philosophie comme la cognée des beaux-arts, sans compter que ceux même d'entre eux qui se sont exercés dans le genre odieux de la satire n'ont été que des flatteurs ; aux peuples, de tout temps les esclaves des tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent, et des bouffons qui les amusent. [...] Jacques, mon ami, vous êtes un philosophe, j'en suis fâché pour vous, et s'il est permis de lire dans les choses présentes celles qui doivent arriver un jour, et si ce qui est écrit là-bas se manifeste quelquefois aux hommes longtemps avant l'événement, je présume que votre mort sera philosophique, et que vous recevrez le lacet d'aussi bonne grâce que Socrate reçut la coupe de la ciguë.

DIDEROT, Jacques le fataliste et son maître, p. 122.

Du rifici dans le « tripot »...

Au moment où il donne sa comédie des Philosophes, Charles Palissot de Montenoy n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà fait scandale en faisant représenter, en 1755, Le Cercle ou les originaux, dans lequel se succèdent entre autres, sur la scène du théâtre de Nancy, une femme savante, un poète infatué et Rousseau, le « philosophe », ce qui suscite une vive levée de boucliers de la part des encyclopédistes. Ils s'attirent par là les foudres de Palissot qui lance, en 1757, ses Petites Lettres sur les grands philosophes, dans lesquelles il brocarde la « secte » des esprits forts, et réserve un traitement tout particulier à Diderot et à son Fils naturel qui fait l'objet d'une vive critique. L'offensive de Palissot est aussi relayée par d'autres pourfendeurs des philosophes modernes. Dans les années 1757-1758, alors que l'opinion est encore sous le coup de l'attentat de Damiens contre Louis XV¹, l'abbé Giry de Saint-Cyr et l'avocat Moreau orchestrent la campagne des Cacouacs et présentent les philosophes comme une peuplade barbare de redoutables empoisonneurs². Les jansénistes ne sont pas en reste : les coups proviennent d'Abraham Chaumeix, qui s'assigne pour objectif de défendre la religion contre l'Encyclopédie, d'abord dans ses volumes de Préjugés légitimes, parus en 1758-1759, ensuite, avec d'Aquin, sous forme périodique, dans Le Censeur hebdomadaire. Chaumeix est en outre efficacement relayé par le parlement de Paris

1. Sur cet événement et son retentissement, voir P. Réat (dir), L'Attentat de Damiens.

2. Le premier Mémoire sur les Cacouacs est inséré dans le Mercure de France d'octobre 1757 ; Moreau relance la campagne par un Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs ; Giry de Saint-Cyr fait paraître, l'année suivante, un Catéchisme et décisions des cas de conscience à l'usage des Cacouacs. Sur ces textes, voir l'édition de Gebrardt Stenger, à paraître dans cette collection.

et particulièrement par l'avocat général Jean-Omer Joly de Fleury. Cette offensive de grande ampleur aboutit, à la suite de l'arrêt du parlement du 6 février 1759, qui frappe également l'ouvrage d'Helvétius intitulé *De l'Esprit*³, à la promulgation d'un nouvel arrêt du conseil d'État du roi. Un premier arrêt, du 7 février 1752, avait supprimé les deux premiers volumes; c'est à présent le privilège qui avait été accordé à l'Encyclopédie qui se trouve révoqué :

Sa Majesté aurait été informée que les auteurs dudit ouvrage, abusant de l'indulgence qu'on avait eue pour eux, ont donné cinq nouveaux volumes qui n'ont pas moins causé de scandale que les premiers, et qui ont même déjà excité le zèle du ministère public de son parlement. Sa Majesté aurait jugé qu'après ces abus réitérés, il n'était pas possible de laisser subsister ledit privilège; que l'avantage qu'on peut retirer d'un ouvrage de ce genre, pour le progrès des sciences et des arts, ne peut jamais balancer le tort irréparable qui en résulte pour les mœurs et la religion⁴.

*Les philosophes semblent alors en fâcheuse posture⁵, ce que marque symboliquement le retrait de d'Alembert de l'entreprise encyclopédique. Au début de l'année suivante, c'est à l'Académie française que la querelle est relancée. À la mort de Maupertuis, le siège vacant est pourvu le 10 mars 1760 par Jean-Jacques Lefranc de Pompignan, lequel prononce un discours de réception qui est une diatribe contre les philosophes : « Sil était vrai », déclare-t-il, « que dans le siècle où nous vivons, dans ce siècle enivré de l'esprit philosophique et de l'amour des arts, l'abus des talents, le mépris de la religion, et la haine de l'autorité, fussent le caractère dominant de nos productions, n'en doutons pas, messieurs, la postérité, ce juge impartial de tous les siècles, prononcerait souverainement que nous n'avons eu qu'une fausse littérature et qu'une vaine philosophie. » Et après avoir passé en revue la « suite immense » des « libelles scandaleux », des « vers insolents », des « écrits frivoles ou licencieux », puis les productions philosophiques et historiques, Pompignan conclut que « tout », « dans ces livres multipliés à l'infini », porte « l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philosophie altière, qui sape également le trône et l'autel⁶ ». Cette brave sortie vaut au nouvel académicien une volée de bois vert : Voltaire donne le ton en rédigeant *Les Quand*, bientôt suivis d'une « assemblée » de « monosyllabes », en prose et en vers, qui accablent l'impudent⁷. L'effervescence qui s'ensuit n'est pas encore retombée lorsque Palissot entreprend de faire représenter sa comédie des *Philosophes*, qui relaie dans le « tripot » l'essentiel des accusations portées par les antiphilosophes.*

Il ne faudrait toutefois pas sous-estimer la portée de ces anathèmes, qui dépasse largement une banale querelle entre gens de lettres. Si cette comédie suscite un tel tollé, c'est sans doute parce qu'elle intervient au terme d'une campagne qui se déchaine depuis trois ans⁸, c'est aussi parce que

3. Sur la querelle suscitée par la publication, en 1758, de *l'Esprit*, voir en particulier A. Keim, Helvétius, sa vie, son œuvre et plus récemment, D. W. Smith, Helvétius : a study in persecution.

4. Arrêt du conseil d'État du roi, du 8 mars 1759, p. 1.

5. Sur la portée de la révocation du privilège de l'Encyclopédie, voir J. Proust, Diderot et l'Encyclopédie, pp. 78-79.

6. J.-J. Lefranc de Pompignan, Discours de réception à l'Académie française, pp. 2-3 et 5.

7. *Les Quand* ainsi que les autres pamphlets dont chaque développement commence par un monosyllabe sont évoqués dans certains des textes de cet ensemble : voir les *Petites Réflexions*, p. 155, n. 6 et *Les Philosophes de bois*, p. 25 n. 3. Sur Pompignan et la querelle suscitée par son discours, voir T.E.D. Braun, *Un ennemi de Voltaire, Le Franc de Pompignan*.

8. D'après d'Aquin, l'origine de cette « guerre civile » remonte certes d'abord « au discours fort et pressant du célèbre M. de Pompignan, où il défend si éloquemment la foi de ses pères et le trône de ses maîtres », mais même aussi

les attaques sont portées sur le théâtre de la Comédie-Française et non plus dans des brochures diffusées dans une semi-clandestinité, c'est surtout parce que le contexte politique rend dangereuse toute allégation mettant en cause le respect des philosophes à l'égard du gouvernement. La France, qui est engagée depuis 1756 dans la guerre de Sept Ans, se trouve en effet en difficulté face aux succès récemment remportés par la perfide Albion. L'échauffement des esprits est alors tel que, comme le souligne Grimm, « il n'y a point d'homme en place aujourd'hui qui ne regarde les progrès de la philosophie parmi nous comme la source de tous nos maux et comme la cause de la plus grande partie des malheurs qui ont accablé la France depuis quelques années » :

On croirait que les causes qui nous ont fait perdre les batailles de Rosbach et de Minden, qui ont opéré la destruction et la perte de nos flottes, sont assez immédiates et assez manifestes. Mais si vous consultez l'esprit de la Cour, on vous dira que c'est à la nouvelle philosophie qu'il faut attribuer ces malheurs; et que c'est elle qui a éteint l'esprit militaire, la soumission aveugle, et tout ce qui produisait jadis de grands hommes et des actions glorieuses à la France.

Le retentissement de la représentation de la comédie de Palissot apparaît dès lors indissociable de ces considérations politiques :

C'est en effet une chose assez indifférente que Palissot ait fait une mauvaise comédie contre des gens respectables par leurs mœurs et par leurs talents: mais que cette farce ait été jouée sur le théâtre des Comédiens, sous l'autorité du gouvernement; que la police, qui poursuit en ce pays-ci avec tant de sévérité tous les ouvrages satiriques, se soit écartée de ses principes, et ait permis que plusieurs citoyens fussent insultés publiquement par une satire atroce, voilà ce qui n'est point indifférent et ce qui marque, outre un renversement de tout ordre et de toute justice, la faveur et la protection que les lettres et la philosophie ont à attendre désormais de la part du gouvernement⁹.

Peu après la première représentation des Philosophes, Collé, que l'on ne peut pas suspecter d'une partialité excessive en faveur des encyclopédistes¹⁰, note aussi dans son Journal que « cette comédie fera une anecdote de théâtre dont on se souviendra toujours » : « c'est la satire la plus amère, la plus sanglante, et la plus cruelle qui ait jamais pu être autorisée ». Les circonstances dans lesquelles la pièce a été reçue par les Comédiens-Français¹¹ laissent d'ailleurs entendre, sinon qu'il s'agit d'« un ouvrage de commande », du moins qu'« il y a eu des ordres supérieurs pour la faire jouer ». En effet, « c'est Fréron qui a présenté et lu cette pièce aux comédiens, mais avec une audace qui, dans un siècle moins poli, serait qualifiée d'impudence » : « Il leur dit qu'il leur apportait une comédie, sur la réception de laquelle il serait inutile de délibérer, attendu qu'elle serait jouée malgré eux ». Et « quelque méprisable que soit Fréron, l'on ne saurait supposer qu'il se soit

⁹ « à quelques articles judiciaires du Journal de Trévoux » (Le Censeur hebdomadaire, t. III, p. 28). Il s'agit des articles rédigés en janvier et février 1751 par le P. Berthier à la suite de la publication du prospectus de l'Encyclopédie, auxquels répond Diderot dans ses Lettres au R.P. Berthier, jésuite (s.l., 1751).

9. Correspondance littéraire, t. IV, pp. 240-241.

10. Il écrit en effet dans son Journal, en mars 1757, que « les encyclopédistes sont gens d'un savoir fort étendu, qu'ils ont de l'esprit, de la méthode, un jugement sain lorsque la passion ne s'en mêle pas, un style correct, de la chaleur quelquefois, mais qu'ils n'ont point ce que l'on appelle du génie; qu'en un mot, ils n'ont rien inventé, qu'enfin ils ont un orgueil insoutenable, et qu'ils veulent affecter une domination et une tyrannie qui ne sera jamais admise dans la république des lettres, où chaque citoyen ne veut point souffrir de maître » (t. II, pp. 166-167).

11. Le Registre de la Comédie-Française mentionne simplement, à la date du 22 mars 1760, que la comédie de Palissot « a été reçue selon les lois du scrutin pour être jouée à la rentrée de Pâques » (citée par A. Blanc, « La Comédie-Française (1756-1763) », p. 220).

*si fort avancé, sans la certitude entière d'être soutenu; il avait l'autorité derrière lui*¹². » *La comédie de Palissot est donc acceptée, en l'absence toutefois de la Clairon, qui ne manque pas de tancer vivement ses camarades de s'être rendus coupables d'une aussi lâche vilénie*¹³. *On pourrait cependant s'étonner, avec Collé, que « la protection accordée à cette comédie », quoique « très puissante », « n'ose pas se déclarer » et « reste cachée » :*

*Avant la représentation, l'on disait hautement que c'était par ordre de monseigneur le Dauphin que l'on jouait cette comédie. Aujourd'hui, ce prince fait dire expressément dans le public qu'il ne connaît point la pièce, qu'il ne l'a pas lue. M. le duc de Choiseul, que l'on accusait pareillement de favoriser Palissot, s'en est excusé de même, comme d'une vilaine action; tous deux se défendent de cette honteuse protection*¹⁴.

*Ce serait pourtant oublier qu'il y aurait quelque paradoxe pour le Dauphin, dont la dévotion est connue*¹⁵, *à se reconnaître le protecteur, et a fortiori l'instigateur de la représentation d'une pièce de théâtre; quant au ministre Choiseul, son attitude paraît relever de l'opportunisme politique*¹⁶: *s'il écrit à Voltaire, le 16 juin 1760 (D8983), qu'il « abandonne » Palissot « à la malédiction de la philosophie et des philosophes et même aux coups de bâton qu'il pourra mériter », il précise aussi que « tout ce train d'auteur » ne lui a en définitive été « bon que pour faire diversion dans la tête des badauds de Paris à la guerre véritable », c'est-à-dire celle qui se joue sur mer, entre autres face aux Anglais.*

*La comédie de Palissot remporte en effet un vif succès, attesté par les adversaires comme par les partisans des philosophes. Fréron écrit que « depuis la fondation du théâtre on n'a peut-être point vu [...] un concours de monde aussi prodigieux » : « C'était une presse, une foule, une fureur, dont il n'y a point d'exemple. Les ouvrages des Corneilles, des Racines, des Molières, des Crébillons et des Voltaires n'ont jamais fait autant de bruit, attiré autant de spectateurs, armé autant de cabales*¹⁷. » *D'Aquin signale qu'on a « pour ainsi dire, assiégé en règle la porte de la Comédie » et que cette pièce a « excité une curiosité et une rumeur qui n'ont jamais été portées à ce violent degré pour les drames les plus célèbres*¹⁸. *Grimm précise de son côté que « si la nouvelle d'une bataille gagnée était arrivée le jour de la première représentation des Philosophes, c'était une bataille perdue pour la gloire de M. de Broglie, car personne n'en aurait parlé*¹⁹. *Là s'arrêtent toutefois les points d'accord: la teneur des comptes rendus qui paraissent dans la presse périodique, ainsi que celle des témoignages que révèle la lecture des correspondances privées, reflètent en effet les prises de position tranchées que l'on peut lire dans les brochures. D'Aquin célèbre en Palissot un « poète*

12. Journal, t. II, pp. 350-352.

13. Sur la réaction de Mlle Clairon, ainsi que sur bien d'autres aspects de la représentation de la comédie des Philosophes, voir l'ouvrage de D. Delafarge, *La Vie et l'œuvre de Palissot, en particulier le chap. 3, pp. 121-169. Il est aussi question de la Clairon dans Un disciple de Socrate, aux Athéniens, p. 268, n. 1*

14. Journal, t. II, pp. 352-353.

15. Voir ce qu'en dit l'abbé Proyart: non content de réfuter lui-même les ouvrages de ces philosophes « ennemis de Dieu et de l'État » et de presser « les personnes en place d'user contre eux de toute la sévérité des lois », le Dauphin « leur mit en tête », en la personne de Fréron, « l'adversaire le plus incommode qu'ils aient eu dans ce siècle, et qui l'encouragea à dévoiler, en toute rencontre, le poison de leurs écrits » (*Vie du Dauphin, pp. 56-59*).

16. Sur la personnalité du duc de Choiseul, voir en particulier R. Pomeau et Chr. Mervaud (*dir.*), *De la Cour au jardin, 1750-1759, chap. XVIII, p. 369*.

17. *L'Année littéraire, 1760, t. III, p. 214*.

18. *Le Censeur hebdomadaire, t. II, p. 368*.

19. *Correspondance littéraire, t. IV, p. 239*.

comique » dont « le siècle » ne peut se passer « depuis que l'irréligion, l'indépendance, l'orgueil, le faste, les trahisons, la confusion des états, l'oubli criminel pour les grands talents, le fol enthousiasme pour les petits, le bouleversement général dans les sciences et dans les arts, qui a donné naissance à des réputations, on ne sait pourquoi; depuis, enfin, que tant d'autres sottises sont portées à leur comble²⁰ ». À l'inverse, Grimm observe que « toute la finesse et tout le sel de la comédie des Philosophes consistent à dire que philosophe et fripon sont synonymes; à attaquer les mœurs de M. Diderot, de M. Helvétius et d'autres personnes, à les traduire sur la scène comme des scélérats et de mauvais citoyens, et à faire marcher Jean-Jacques sur quatre pattes ». Et de conclure, sarcastique: « Quelque pitoyable que soit cette pièce en elle-même, elle fera époque dans l'histoire de France, et prouvera la justesse de l'observation que les événements les plus extraordinaires tiennent souvent aux causes les plus méprisables²¹. » Collé semble exprimer l'opinion moyenne. « La comédie de Palissot », écrit-il, « fait beaucoup d'impression sur la plupart des gens qui la voient »:

tous les pères de famille l'approuvent de très bonne foi, et les honnêtes gens de la robe, en blâmant le gouvernement de permettre de jouer le citoyen, ne sont pas fâchés, pourtant, de voir que cette satire tombe sur des gens dont les principes, ou plutôt les opinions, vont à tout renverser; beaucoup de gens du monde, qui, sans être dévots, sont croyants, et que les encyclopédistes, dans leurs ouvrages, ont confondus avec les sots par cette seule raison, se croient vengés par le succès de cette pièce. Le vulgaire des hommes fortifie encore le parti de ces derniers, et pense que l'on défend celui de la vertu, en attaquant les nouveaux philosophes; ils ne sentent pas que le plaisir qu'ils ont à la voir défendre, n'est que celui de la malignité que l'on leur fait goûter machinalement; ils n'entrevoient pas les conséquences cruelles, pour eux-mêmes, d'introduire l'usage, et de donner la licence de laisser jouer le citoyen²².

Ce jugement, qui propose une esquisse d'analyse sociologique de la réception de la pièce, fournit un contrepoint aux développements, souvent de parti pris, que présentent les brochures.

Les jugements critiques sur la pièce, que l'on peut ici encore confronter à ceux qui sont émis dans les textes polémiques, s'attachent souvent à la comparaison avec les comédies de Molière, référence omniprésente dans la querelle, sous la plume des partisans comme des détracteurs de Palissot. Après examen, l'abbé de La Porte ne peut, par exemple, que conclure à la « ressemblance » de l'intrigue des Philosophes avec celle du Tartuffe et des Femmes savantes. Élargissant les références à J.-B. Rousseau, à Gresset²³ et à Destouches, il ajoute que « le plan des Philosophes » est « effectivement semblable aux plans du Flatteur, du Méchant, de L'Ingrat, et généralement de toutes les pièces de caractère »; mais il écarte l'idée de plagiat, avancée par les adversaires de Palissot, en invoquant précisément les caractéristiques mêmes du genre de la pièce de caractère, tant en ce qui concerne l'« intrigue » que « certaines situations²⁴ ». Collé, quant à lui, remarque qu'« il n'y a aucun incident ni aucune action, excepté dans le troisième acte »: « Tout se passe en conversations, mais les caractères des philosophes sont assez bien saisis [...]. Il faut avouer qu'ils

20. Le Censeur hebdomadaire, t. II, pp. 381-382.

21. Correspondance littéraire, t. IV, pp. 240-241.

22. Journal, t. II, pp. 357-358.

23. Selon l'auteur du compte rendu paru dans le Journal encyclopédique, l'intrigue des Philosophes est « pillée du Méchant » (1760, t. III, p. 129). Si la référence au Flatteur et à L'Ingrat est absente des textes ici réunis, le rapprochement entre l'intrigue des Philosophes et celle du Méchant est très fréquent.

24. L'Observateur littéraire, 1760, t. III, pp. 120-121 et 132.

sont tirés d'après nature, toujours cependant avec la plus noire malignité²⁵. »

Car si l'on ne dénie par ailleurs pas à Palissot des qualités d'esprit et de style²⁶, le problème, âprement débattu dans la querelle, porte entre autres sur la frontière, que Palissot aurait (ou non) franchie, entre une forme de comédie censée peindre les caractères « d'après nature », et la désignation des personnes d'après un modèle original aisément identifiable. Favart écrit, le 8 mai 1760, que Palissot, en traduisant « sur la scène MM. Diderot, d'Alembert, Rousseau et tous les auteurs de l'Encyclopédie », en s'efforçant non seulement de « les couvrir de ridicule » mais aussi de « les rendre odieux », « renouvelle à leur égard la licence de l'ancienne comédie grecque » ; « le siècle d'Aristophane va renaître », confirme-t-il le 24 juin. Se faisant l'« écho » de « la plupart des discours qui se tiennent dans le public par les gens qui se piquent d'impartialité », Favart rapporte cette « licence » à l'« intention » dévoyée de l'auteur :

S'il prétend remédier à l'abus de la philosophie, il est louable; mais ce n'est point ce qu'on remarque dans son ouvrage; il aurait pris une route différente, il aurait généralisé sa critique pour la rendre plus utile; ses traits qui tombent d'aplomb sur les personnes qu'il veut désigner, ne sont évidemment lancés que pour servir ses animosités particulières dont on peut ignorer le principe, mais dont il est facile d'apercevoir la fin.

*Tous les critiques s'accordent pour dire que, si M. P***, en évitant les personnalités, se fût contenté d'attaquer ce qu'il y a de dangereux pour les mœurs, dans les ouvrages des encyclopédistes, [...] il aurait produit un ouvrage estimable²⁷.*

Outre la référence à l'« ancienne comédie grecque », et notamment à Aristophane, que l'on retrouve dans de nombreux textes polémiques, c'est encore du libelle diffamatoire que la comédie est rapprochée. Collé envisage l'hypothèse selon laquelle Palissot n'aurait composé ce qu'il désigne comme un « libelle » « que pour le faire imprimer furtivement²⁸ ». Dans ce débat, la discussion porte essentiellement sur la présence, d'ailleurs unanimement reconnue, y compris par les partisans de Palissot, d'attaques personnelles visant directement les philosophes : d'Aquin ne disconvient pas « que M. Palissot, emporté, sans doute, par le feu de la composition, ou peut-être irrité par quelque propos, avait laissé dans sa pièce plusieurs traits trop ressemblants, qui dégénéraient en personnalités²⁹ » ; Fréron rapporte aussi que « le plus grand nombre des spectateurs ont été blessés avec raison des personnalités que le poète s'est permises [...] surtout à la première représentation³⁰ ». Mais les deux journalistes ajoutent aussitôt que Palissot a retranché ces « personnalités » à la seconde, ce dont convient également Favart qui précise cependant, avec une partialité manifeste, que « pour les retrancher toutes, il aurait fallu supprimer tout l'ouvrage³¹ ». Encore doit-on s'accorder sur ce qu'il faut entendre par ce terme, et sur la nature exacte de ces « personnalités », en particulier sur celles qui subsistent dans le texte imprimé. Fréron reconnaît que « la scène du colporteur est encore

25. Journal, t. II, p. 359.

26. Le comte de Durazzo écrit par exemple à Favart, le 14 juin 1760, que si la comédie des Philosophes lui a « paru sans invention et sans intérêt », elle n'en est pas moins « écrite avec esprit, et dans le bon style » (Favart, Mémoires, t. I, p. 43). Voltaire déclare de même à Palissot, le 4 juin (D8958) : « je tiens votre pièce pour bien écrite ».

27. Mémoires, t. I, pp. 29, 53 et 37.

28. Journal, t. II, p. 351.

29. Le Censeur hebdomadaire, t. II, p. 369.

30. L'Année littéraire, 1760, t. III, pp. 217-218.

31. Mémoires, t. I, p. 47.

de ces satires qu'on ne saurait passer à l'auteur des Philosophes » : « Il y nomme des ouvrages, et nommer les ouvrages c'est nommer les personnes³². » Mais il ajoute aussi que, à la décharge de Palissot, « on a donné le nom de personnalités à des choses qui ne le sont point ». Lorsqu'il rend compte à Voltaire des premières représentations des Philosophes, d'Alembert écrit, le 6 mai 1760 (D8894) : « Nous n'y sommes attaqués personnellement ni l'un ni l'autre, les seuls maltraités sont Helvétius, Diderot, Rousseau, Duclos, Mme Geoffrin, et Mlle Clairon, qui a tonné contre cette infamie. » À la lecture de la pièce, si Mlle Clairon ainsi que Grimm sont l'objet de traits isolés³³, il est évident que Diderot est une des cibles principales de Palissot : il est aisé de retrouver, dans le nom du personnage de Dortidius, l'anagramme du nom du philosophe allongé par le suffixe latin dont Molière affublait ses personnages de pédants ; Diderot est aussi reconnaissable, en vertu même des critères de Fréron, à partir des titres cités de ses ouvrages (Le Fils naturel – et les Entretiens –, Les Pensées sur l'interprétation de la nature, Les Bijoux indiscrets, la Lettre sur les sourds et muets, Le Père de famille³⁴). Cette même raison permet aussi d'identifier les références à Rousseau, dont le Discours sur... l'inégalité est cité, et qui est indirectement représenté à travers le personnage de Crispin, qui s'avoue son disciple³⁵. Duclos est encore désigné à partir de la citation, dont la référence est précisée en note, tirée des Considérations sur les mœurs ; selon D. Delafarge, il est même permis de penser que ce moraliste est joué sous le personnage de Théophraste³⁶. Sans nécessairement pouvoir être identifié avec Valère, Helvétius est également la cible de nombreuses attaques, notamment dans la scène du vol³⁷ qui met en action la morale de l'intérêt personnel développée dans De l'Esprit. Il paraît toutefois difficile de suivre Collé lorsqu'il parle du personnage de « la femme, sous lequel Helvétius est joué³⁸ », d'autant que – et cela fait partie des procédés de mise en scène qui permettent d'identifier une cible –, on sait par le témoignage de Henin que « la vieille Dumesnil », qui interprète le rôle de Cydalise, « a trouvé le secret de s'habiller et coiffer comme Mme Geoffrin, ce qui a fait beaucoup rire ceux qui connaissent cette dame³⁹ ». L'identification est toutefois brouillée par le témoignage de Palissot qui, à en croire Favart, « ne convient pas d'avoir eu l'intention de peindre Mme Geoffrin », mais « avoue, à ce qu'on dit, qu'il a tiré les principaux traits de Cydalise d'après la comtesse de La Marck⁴⁰ ».

32. L'Année littéraire, 1760, t. III, p. 221. Le journaliste fait référence à la scène VI de l'acte III.

33. Mlle Clairon est désignée par l'évocation du « parti » que les philosophes, sur le point d'être joués, auront « jusque dans les coulisses » (Les Philosophes, II, IV, v. 1054) ; dans la scène du colporteur, M. Propice mentionne la brochure de Grimm intitulée Le Petit Prophète de Bœhmischbroda (*ibid.*, III, VI, v. 1082).

34. Respectivement en II, III, v. 543 ; III, IV, v. 1017, n. ; II, III, v. 580 et n., et III, VI, v. 1076 ; III, VI, v. 1064, 1068 et 1070.

35. La mention du Discours se trouve en III, VI, v. 1079 ; sur la présentation de Crispin copiste de l'homme aux paradoxes, voir II, VI, v. 812-822. Avant la représentation, le bruit court cependant que c'est Rousseau lui-même qui doit être joué : Voltaire écrit à Mme d'Épinay, le 25 avril (D8874) que « Préville doit représenter Jean-Jacques marchant à quatre pattes ».

36. Voir Les Philosophes, II, III, v. 556 et D. Delafarge, La Vie et l'œuvre de Palissot, pp. 157-158.

37. Voir Les Philosophes, II, 1 et D. Delafarge, op. cit., pp. 158-160, sur l'identification d'Helvétius et de Valère.

38. Journal, t. II, p. 359.

39. Lettre de Henin à son fils du 17 mai 1760, citée dans la Correspondance générale d'Helvétius, t. II, p. 277, n. 3. Une lettre de l'abbé Trublet à Formey, écrite entre le 28 mai et le 2 juin (D8944), confirme que « dès la seconde représentation » des Philosophes, on « supprima quelques traits trop forts, entre autres un qui désignait trop clairement Mme Geoffrin, femme d'esprit et riche, et très liée avec les philosophes et autres gens de lettres ».

40. Mémoires, t. I, p. 47. Voir aussi ci-dessous, p. 104, n. 13. Selon E. Showalter, il serait plus pertinent de recon-

qui est pourtant son ancienne protectrice...

Le succès attesté des Philosophes tient donc peut-être moins aux qualités intrinsèques – dans une certaine mesure réelles – de la pièce qu'au parfum de scandale qui l'entoure. En témoigne encore l'ampleur de la polémique que déclenche la représentation de ce que Barbier désigne comme « une pièce de parti⁴¹ », qui se traduit par la production, en quelques mois, de la vingtaine de textes qui constituent l'ensemble ici publié. Collé écrit ainsi, en juillet 1760 : « Tout Paris n'a retenti ce mois-ci que de la querelle des encyclopédistes et de leurs adversaires ; on n'a vu que des brochures et des injures imprimées⁴². » En mai 1760, Favart signalait déjà : « Paris n'est occupé maintenant que de querelles littéraires [...]. Je ne sais si la littérature y gagne, mais à coup sûr les auteurs de libelles et les faiseurs de feuilles périodiques en profitent⁴³. » Il peut toutefois paraître paradoxal de vouloir ressusciter, par cette édition, des textes qui, rédigés dans l'effervescence de cette querelle, présentent un inévitable caractère éphémère et circonstanciel, et se signalent aussi par une inégale valeur littéraire. D'Aquin souligne par exemple, à la fin de son compte rendu du *Petit Philosophe de Poinsinet*, que « le public est rassasié de vers, de drames, de brochures pour et contre » et, s'adressant aux belligérants des deux camps : « Déjà vous l'avez fait bâiller », déclare-t-il, « travaillez donc encore, si vous voulez l'endormir tout à fait⁴⁴ ».

L'entreprise qui vise à rassembler ces pièces peut cependant s'autoriser d'exemples contemporains : sans prétendre à l'exhaustivité, on connaît l'existence de recueils factices regroupant certains des textes de cet ensemble, conservés à la Bibliothèque nationale de France, à la Bibliothèque de l'Arsenal, ou encore dans le fonds jésuite de la Bibliothèque des Fontaines⁴⁵. Le témoignage de Favart confirme que cette démarche collectionneuse répond au goût de certains amateurs de l'époque, au nombre desquels son correspondant le comte de Durazzo : « Toutes les petites brochures que j'ai envoyées à votre excellence », écrit-il le 28 juillet 1760, « m'ont paru dignes de son attention, non par leur bonté, mais parce qu'elles formeront une collection qui deviendra précieuse par sa rareté. [...] Les Feuilles pour et contre les philosophes et M. de Pompiignan n'ont pour la plupart aucun rapport au théâtre ; mais comme elles sont une suite de la querelle occasionnée par la pièce de Palissot, j'ai cru que votre excellence serait bien aise d'avoir le recueil complet. » Favart promet alors de continuer « de les rassembler » et de les envoyer lorsque son illustre correspondant le lui « ordonnera⁴⁶ ». Outre le goût pour les « curiosités », l'ensemble ainsi constitué peut présenter, pour le lecteur, de multiples intérêts. Comme le signale Thomas Barling, de tels ouvrages présentent un intérêt « essentiellement documentaire, grâce à la lumière qu'ils jettent sur le climat social et intellectuel en 1760⁴⁷ ». Il est ainsi possible de suivre, de sa naissance à son extinction, une de ces querelles littéraires qui agitent sporadiquement la république des lettres, à une époque de relative tolérance des autorités de la librairie, dès lors que les écrits, diffusés dans

naître Mme de Graffigny derrière le personnage de Cydalise : voir « Madame a fait un livre : Madame de Graffigny, Palissot et Les Philosophes ».

41. *Journal historique*, t. IV, p. 347.

42. *Journal*, t. II, p. 367.

43. *Mémoires*, t. I, p. 29.

44. *Le Censeur hebdomadaire*, 1760, t. III, p. 312.

45. Paris, BnF, Z-Fontanieu-358 ; Paris, Ars., 8-BL-13661 ; Lyon, BM, B425/17.

46. *Mémoires*, t. I, pp. 72-73.

47. Th. Barling, « La guerre des brochures autour des Philosophes de Palissot de Monteny », p. 242.

une semi-clandestinité, ne touchent pas trop directement aux questions politiques et religieuses. Cette double perspective, quoique apparemment reléguée au second plan, n'en demeure pas moins au cœur de l'enjeu des débats : elle se signale, comme on l'a vu, par la protection que des personnes haut placées, à commencer par celle, éphémère peut-être, du duc de Choiseul, accordent à Palissot ; en outre, même si, comme le rappelle Th. Barling, Palissot est « animé d'ambition personnelle plutôt que d'une vraie ferveur religieuse⁴⁸ », la défense de la religion est au centre des attaques portées contre les philosophes, qui rejoignent celles développées dans la littérature antiphilosophique contemporaine. Car l'un des enjeux de la bataille qui oppose les deux camps, dont la querelle des Philosophes constitue à cet égard un épisode significatif, paraît bien être la conquête du pouvoir intellectuel, dans laquelle se joue aussi une certaine conception de l'homme de lettres et de sa fonction⁴⁹. En construisant une représentation artificieuse qui prend pour objet les ouvrages comme les personnes, en colportant des rumeurs, reprises et bientôt amplifiées, ces textes polémiques donnent ainsi à lire une image de l'adversaire susceptible de lui nuire, qui tire sa cohérence des échos entretenus d'un texte à l'autre, qu'ils relaient des attaques portées contre lui ou qu'ils les retournent contre l'agresseur. De ce point de vue, l'intérêt littéraire de ces textes tient à l'usage (plus ou moins habile) que leurs auteurs font de la rhétorique, dont le bénéfice se mesure en termes d'action sur le lecteur. Il ne faut pas oublier en effet que ces textes sont adressés à un public qui, comme le soulignent les témoignages des contemporains, se lasse vite. De là, sans doute, l'inventivité ou, à défaut, la diversité formelles que révèlent les textes les plus prisés : si, malgré les variations, la teneur des attaques ne varie guère, celles-ci sont en revanche véhiculées par des textes dont la variété peut retenir l'attention : comédies, pièces en vers, ou encore libelles adoptant des formes multiples, des lettres et confessions fictives aux pastiches des « visions » bibliques et aux textes dont l'unité stylistique tient à la récurrence du même monosyllabe. De là, sans doute aussi, l'importance de la question du rire, qui agit puissamment par le ridicule dont il affuble l'adversaire, et qui présente, lorsqu'il émane d'un camp ou d'un autre, des tonalités spécifiques⁵⁰. Enfin, au-delà de la récurrence des attaques et des défenses, et de la part de mauvaise foi qui nécessairement les gouverne, s'élabore d'un texte à l'autre une réflexion sur le rôle du théâtre et de la comédie : quelle frontière peut-on établir entre comédie et satire, alors qu'à l'époque même où sont représentés Les Philosophes, L'Écossaise de Voltaire circule sous une forme imprimée, et ne tarde pas à être également représentée⁵¹ ? Une comédie comme celle des Philosophes se réduit-elle à n'être qu'une « pièce à tiroirs » ? Son succès n'est-il que de circonstances ? De telles interrogations suscitent alors une réflexion sur la dimension circonstancielle des œuvres, y compris de celles que la tradition littéraire a érigées en chefs-d'œuvre : s'il est admis que la lecture de cet ensemble éclaire par exemple certains développements du Neveu de Rameau⁵², elle en fait aussi ressortir la dimen-

48. Ibid., p. 261. E. Showalter confirme que « les idées de Palissot ne différaient pas beaucoup de celles des philosophes », comme l'atteste notamment le témoignage de Mme de Graffigny : lorsque Palissot lui montre le discours qu'il entend prononcer, en 1753, à l'occasion de sa réception à l'Académie de Nancy, Mme de Graffigny lui fait « une buée horrible contre le sujet d'abord, et puis sur des traits contre la religion dont il est semé » (« Madame de Graffigny, Palissot et Les Philosophes », p. 120).

49. Voir D. Masseau, Les Ennemis des philosophes, pp. 141 et suiv.

50. Voir l'article de Chr. Cave, « Le rire des anti-philosophes ».

51. Voir P. Frantz, Théorie et pratique du drame bourgeois : 1750-1815, cité par Y. Jubinville, « Théâtre et cafés », p. 425 et n. 20.

52. Outre l'édition du Neveu de Rameau effectuée par J. Fabre, voir S. Albertan-Coppola, « Les anti-philosophes dans Le Neveu de Rameau ».

sion de combat, illustrant une conception de la littérature analysée plus récemment par Sartre : si « un livre a sa vérité absolue dans l'époque », si « c'est une émanation de l'intersubjectivité, un lien vivant de rage, de haine, ou d'amour entre ceux qui l'ont produit et ceux qui le reçoivent », « écrire pour l'époque, ce n'est pas la refléter passivement, c'est vouloir la maintenir ou la changer, donc la dépasser vers l'avenir, et c'est cet effort pour la changer qui nous installe le plus profondément en elle⁵³ ».

Principes de cette édition

On trouvera, dans cet ensemble, outre le texte de la comédie des Philosophes, l'intégralité des textes publiés dans le cadre de la querelle⁵⁴, entreprise qui n'a jamais été réalisée de manière systématique, y compris dans les recueils factices contemporains mentionnés plus haut. Seuls ont été écartés les textes qui, quoique parus à l'époque de la querelle et clairement orientés pour ou contre les philosophes, ne font pas explicitement référence à la pièce de Palissot⁵⁵. La correspondance de Voltaire et de Palissot, publiée à l'initiative de l'auteur des Philosophes⁵⁶, n'a toutefois pas été reproduite en raison de la facilité avec laquelle on peut y avoir accès⁵⁷. On n'a pas non plus reproduit le texte qui accompagne, à partir de l'édition de 1763, la comédie de Palissot sous le titre d'Examen de la comédie des Philosophes, car il ne consiste que dans le collage de passages, parfois discrètement remaniés, de larges extraits de la Réponse aux différents écrits. Dans la présente édition, les différentes pièces ont été classées dans l'ordre chronologique : s'agissant des pièces de théâtre ayant été jouées, la date retenue est celle de la première représentation ; s'agissant des textes qui n'ont été connus que par le biais de l'impression, le classement a été le plus souvent effectué à partir de leur mention dans le journal manuscrit que l'inspecteur de la librairie Joseph d'Hémery tenait chaque semaine.

Pour tous ces textes, reproduits d'après l'édition originale, l'orthographe a été modernisée sauf aux endroits où, dans les pièces en vers, le changement aurait altéré la cohérence des vers ou des rimes. La ponctuation a occasionnellement dû être retouchée, toutes les fois que cela s'est avéré nécessaire pour respecter le principe de grammaticalité des phrases. La correction des coquilles d'impression est signalée entre crochets, sauf lorsqu'elle a déjà été effectuée à l'époque dans un autre exemplaire correspondant à une réédition.

La présente édition ne prétend toutefois pas être une édition scientifique. Si certains des textes ont connu des rééditions, les variantes n'ont pas été systématiquement répertoriées, exception faite pour la comédie des Philosophes, dans laquelle elles présentent un intérêt décisif. On se souvient

53. Texte paru en septembre 1946 dans la revue *Die Umschau*, récemment reproduit dans *Le Monde*, 16-17 avril 2000, p. 15.

54. L'essentiel des titres figure dans la bibliographie de l'ouvrage, déjà mentionné, de D. Delafarge : voir *La Vie et l'œuvre de Palissot*, pp. xv-xvi.

55. Par exemple, dans le recueil conservé à la Bibliothèque nationale de France, les pièces n° 9 et 11, intitulées respectivement *La Vraie Philosophie*, ou l'art d'être heureux, Épître en vers libres (*Genève et Paris, Duchesne, 1760*) et le *Discours sur le philosophe Épictète*, dédié à quelques philosophes de ce temps (*s.l., 1760*).

56. *Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot avec les réponses, à l'occasion de la comédie des Philosophes, Paris, Duchesne, 1760.*

57. On peut la consulter dans les *Œuvres complètes de Palissot (Paris, L. Collin, 1809, t. I, pp. 423-471)*, et bien sûr dans la *Correspondance de Voltaire : D8943 (28 mai), D8958 (4 juin), D8985 (17 juin), D9005 (23 juin), D9045 (7 juillet), D9058 (12 juillet), D9262 (24 septembre)*.

en effet qu'entre la première et la seconde représentation, Palissot a dû retrancher des attaques trop directes contre ses adversaires, qui sont évidemment absentes du texte imprimé. Or certains textes de cet ensemble, et tout particulièrement la Lettre d'un original, citent des vers qui ne se trouvent pas dans la première édition de la pièce, et qui pourraient correspondre à quelques passages retouchés : ils figurent, à ce titre, parmi les variantes. Celles qui concernent les éditions de la comédie de Palissot postérieures à 1760 ont également paru intéressantes, dans la mesure où elles permettent d'apprécier l'évolution, dans la durée, d'une pièce de circonstances, à bien des égards étroitement liée à celle des mentalités et de la sensibilité du public. Le recensement de ces variantes a grandement été facilité par l'existence de l'édition de Th. Barling⁵⁸, dont l'établissement a été vérifié et dont les principes de présentation ont été repris : la présence d'un astérisque (*) signale que la variante est maintenue dans les éditions postérieures à la date indiquée ; celle d'un double astérisque (**) signale que la variante est maintenue à l'exception de l'édition de 1782. Les éditions de référence, auxquelles on est renvoyé par un sigle qui correspond le plus souvent à la date de publication, figurent dans la bibliographie : chaque sigle est précisé entre crochets et en caractères gras. A la fin du texte de la comédie des Philosophes (voir ci-dessous, pp. 82-85) figurent enfin les variantes établies à partir du manuscrit des souffleurs de la Comédie-Française⁵⁹, qui présente un état antérieur à celui du texte de base : on y trouve en particulier des remaniements effectués de la main même de Palissot.

Pour l'ensemble des textes, on trouvera en bas de page, les notes de l'auteur, appelées par des lettres alphabétiques, et celles de l'éditeur par des chiffres arabes. Chaque texte est précédé d'une courte notice, à l'exception de la comédie des Philosophes dont il a été abondamment question dans la présente préface.

Cette édition est profondément rattachée à une histoire qui est aussi celle de mon expérience professionnelle à l'université Lumière Lyon 2. Je tiens, pour terminer, à remercier vivement les étudiants qui ont travaillé sur une première version de certains des textes ici réunis, et m'ont enrichi par leurs remarques et leurs suggestions. Ma gratitude va également à ceux de mes collègues qui m'ont fait bénéficier de leurs connaissances et de leurs compétences, tout particulièrement Jean-François Berthet, Yannick Cbevalier, Denis Reynaud et Laurent Thirouin.

Olivier Ferret

58. Palissot, *Les Philosophes*, éd. établie par Th. Barling, Exeter, 1975.

59. Bibliothèque-Musée de la Comédie-Française, ms. 222. Je remercie Jean-Christophe Vaysette, qui prépare actuellement une thèse sur Palissot, de m'avoir transmis une copie de ce manuscrit et de m'avoir donné de précieux éclaircissements sur certains épisodes de la vie de l'auteur.